

Historicité et intérêt du recours aux outils de la psychanalyse, ou de la psychanalyse à l'anthropologie ?

YANN GUILLAUD

L'un des derniers exposés de Christian Geffray est sa conférence canadienne (cf. *supra* : 109). Il y présente une partie du *Nom du maître* et dit clairement, à la fin, qu'en fait, son travail consiste maintenant à réfléchir sur les identifications qui sont, je reprends ses mots : « cette formidable manufacture » à produire de l'histoire. Donc il ne nie pas l'histoire, il ne l'expulse pas. Bien au contraire, il essaye de l'expliquer. Cela pose la question de la vérité et du savoir au cœur de sa démarche.

EMMANUELLE KADYA TALL

Par rapport à ce qu'Éliane de Latour dit sur le guerrier Yanomami qui n'a pas d'idée de vengeance dans le meurtre ou la mort, je me réfère à un souvenir de la lecture du livre de Descola, *Les lances du crépuscule*¹, où il raconte des histoires de vengeance. Je pense que l'idée de vengeance, telle qu'on se l'imagine, n'est peut-être pas la même que celle qui est une obligation : on a tué quelqu'un de ma tribu, de mon lignage, de mon clan ; il faut que je venge l'honneur, je dois tuer une personne, mais c'est une personne qui m'est proche ; je vais négocier pour tuer une autre personne... Ce que je trouve intéressant dans le travail théorique de Christian Geffray, c'est qu'il avance des idées, même si on a mille critiques à faire lorsqu'il prend des textes comme celui d'Helena Valero², car le récit est décontextualisé et devient presque un récit mythique. Elle n'est pas Indienne, mais elle incorpore un discours qu'une fois sortie de l'aire amérindienne elle raconte en se raccrochant à un discours d'origine de

1. Philippe DESCOLA, *Les lances du crépuscule. Relations Jivaros, Haute-Amazonie*, Paris, Plon (collection Terre humaine), 1993.

2. Le récit chez les Yanomami est celui d'Helena Valero, mais la transcription est d'Ettore Biocca, *Yanoama*, *op. cit.*

type « colon catholique et portugais ». La critique que je pourrais faire à Christian Geffray, quand il prend des matériaux qui ne sont pas les siens, c'est qu'il fait des raccourcis, mais en même temps je me dis que si on ne prend pas ce qu'on trouve pour pouvoir alimenter son désir, on est vite paralysé. Même s'il y a beaucoup de choses à redire, il n'empêche que c'est absolument séduisant, et que cela aide à réfléchir sur nos propres terrains. À partir du moment où une pensée stimule sa propre pensée, c'est déjà très positif.

RACHEL BOUTONNET

Je vais préciser en deux mots la position que j'ai par rapport à Christian Geffray, parce qu'elle est un peu particulière, par rapport à certaines personnes qui sont des chercheurs comme lui. Moi, j'étais du côté privé et j'ai une position face à lui et à ses textes d'enfant à l'écoute. Je l'ai toujours eue, je l'ai encore et je l'aurai encore.

Je vais répondre un peu à ce qu'Éliane de Latour dit à propos du ghetto. J'ai eu l'impression qu'en fait vous suivez Christian Geffray plus que vous ne le croyez, car ce que vous racontez ne contredit pas ce qu'il dit. Quand vous dites que le roi du ghetto n'a pas besoin de prouver pour qu'on le croie, j'ai l'impression quand même que la preuve est déjà là, à partir du moment où s'il prend la place du roi, il se met déjà en position de mourir un jour. Le simple fait qu'il occupe cette place, veut donc déjà dire qu'il est condamné, et qu'il accepte cette condamnation. Vous dites vous-même qu'ils finissent tous par être tués. Le roi du ghetto, au moment où il occupe la place, est donc déjà sacrifié et il le sait. Parce qu'il accepte de se mettre à cette place, la preuve est là. Il a été question d'Antigone. Or, quand j'avais lu un article sur Fousiwé, à l'époque où Christian faisait son séminaire au collège de philosophie, j'avais tout de suite pensé à Shakespeare, car Christian m'avait dit une fois : « Shakespeare met en scène des gens qui, parce qu'ils se trouvent à une place, par exemple celle du roi, se retrouvent obligés de tenir des rôles qui vont leur répugner. Ils vont le payer parfois de leur vie, de leur souffrance ou de la perte de leur amour, mais ils vont tenir leur place. » Que pour Fousiwé cela échoue, puisque la communauté, le *chapouno*, se disloque ne vient pas infirmer ce que dit Christian Geffray, parce que Fousiwé a quand même sauvé son rang, en allant jusqu'au bout. Le fait que cela échoue n'est qu'un accident, mais le fait qu'il soit allé jusqu'au bout, c'est quand même la preuve à retardement qu'il avait mérité sa place.

Patrick Leduc dit qu'il n'était pas nécessaire de tenir cette place, que ce n'était pas un mécanisme. Qu'est-ce qui fait que Fousiwé la tient ? D'où

vient la force qui fait qu'il la tient ? Je pose cette question, mais je sais aussi ce que Christian Geffray m'aurait probablement dit. Une fois je lui avais demandé : « Qu'est-ce qui fait que quand un homme se fâche, des fois ça me fait rire ? » Il m'avait répondu : « Parce que tu es dans ta position de femme, et tu sais profondément que le maître est un con. »

ÉLIANE DE LATOUR

Patrick Leduc dit beaucoup de choses, je ne vais pas répondre à tout. Je répondrai par une boutade : s'il suffit de partir avec une hypothèse en sachant à l'avance quelle réponse on va avoir, je me demande pourquoi je pars à six mille kilomètres interroger un vieux sur une natte sous quarante-cinq degrés à l'ombre, avec un âne qui braie à côté. Il est vrai qu'on ne part pas l'œil naïf, bien entendu on part avec des hypothèses. Mais il s'agit d'arriver à les faire jouer sur le terrain. Très souvent, nos projets initiaux sont complètement bousculés. Il faut tenir entre deux écueils : la tentative de maîtrise et le « laisser aller hystérique au terrain ». La bonne anthropologie se construit à la fois avec un cadre conceptuel et surtout avec ce qui vous échappe, non par l'enfermement du réel. C'est essentiel pour nous intellectuellement, mais aussi parce qu'on a affaire à des acteurs. Patrick Leduc parle du rapport entre l'histoire, la forme et la langue. C'est tout le problème. Au départ d'une étude, on a tendance à prendre en considération tout ce qui est dit, quitte à partir vers un élargissement permanent. À un moment donné on referme, car il faut comprendre ce qui fait système. On peut avoir alors des tentations de modélisation, qui peuvent conduire à l'enfermement dans le modèle, ce que Patrick Leduc appelle une forme. Il est ensuite extrêmement difficile d'arriver à l'historiciser. Il y a un jeu à chercher avec des systèmes de chaînage, dans un sens et dans l'autre.

Dominique Simonney parle de Fousiwé. Si j'avais à faire un film de cette histoire, je le prendrais immédiatement comme scénariste et comme conseiller artistique, parce qu'il comprend parfaitement ce que c'est qu'un ressort narratif et, sur ce point, il a totalement raison. Mais je pense que dans le texte de Christian Geffray, ce n'est pas l'intériorité de Fousiwé qui est en question, ce n'est pas de savoir s'il est déchiré ou non : c'est de comprendre qu'il a tué ce garçon pour faire croire aux autres qu'il n'avait pas peur et qu'il était un meneur. Christian Geffray mentionne les larmes, les déchirements, en citant Helena Valero, mais ce qui l'intéresse au premier chef, c'est la constitution de la communauté de croyants. Je trouve très intéressant ce que vous dites, mais j'ai l'impression que ce n'est pas cela qui est en jeu dans le chapitre de Christian Geffray. Et la question que je me pose est celle de l'inéluctable. Je me souviens d'un coup de téléphone

avec Christian Geffray où je lui demandais : « Tu es sûr qu'ils meurent à chaque fois ? Vraiment ? » Il m'a répondu : « J'en suis absolument sûr. Ils meurent à chaque fois. » C'est sur ce point que je ne le suis plus. Je ne pose pas la question de la validité du texte d'Helena Valero. Je le prends comme on me le donne, mais je pense, comme Alban Bensa, que cette inéluctabilité est douteuse. Il y a des modes de justification, des ruses ou des sentiments qui rendent la mort contournable, évitable, donc possiblement maintenue hors du réel.

Le roi du ghetto sait qu'à un moment donné il va en mourir, mais pendant tout le temps où il exerce sa terreur, le réel n'a pas d'importance. Sa position de roi ne rend pas automatique son rapport à la mort, il doit constamment y faire croire. Le nom et l'honneur étant la même chose, il défend ainsi son nom. Le jeu intéressant est celui-ci : comment va-t-il accrocher des récits fictifs à sa conduite ? La fiction est là pour revenir à la réalité de la valeur de sa personne.

ALBAN BENSA

Quand je parlais de l'anthropologie de l'action, je ne parlais pas du tout de l'anthropologie des renégociations, des identités, etc. Maintenant, quand je vois « identité » je m'inquiète un peu, et je dois m'inquiéter beaucoup parce que cela apparaît tout le temps. Ce qui m'intéresse c'est l'historicité : comment les individus construisent des projets qui se télescopent, comment ils jouent de la temporalité et comment, justement, on peut interpréter et prendre l'action en tant qu'action. Concernant l'identité je suis d'accord avec Geffray, il s'agit d'identification et pas d'identité. Les gens s'identifient selon différents processus à des choses différentes, à différents moments. C'est cette fluidité du monde social qui fait que je m'intéresse à la micro-histoire, disons microsociale.

Dominique Simonney a tout à fait raison, la psychanalyse n'explique rien et il faudrait que l'anthropologie non plus. Pour moi, faire de l'anthropologie c'est comprendre en apprenant. Une fois qu'on apprend des savoir-faire, on peut les décrire ; et si on arrive à bien décrire, on peut donner à comprendre. Mais on n'est pas dans l'explication. L'explication consiste à construire des modèles extérieurs à la pratique. Comprendre c'est savoir ce que les gens doivent maîtriser pour se comporter, dans telle ou telle situation. Or, il n'y a qu'un moyen sur le terrain, c'est de l'apprendre par soi-même. C'est pourquoi je pense que les questions qu'on se pose à propos des Yanomami, ce que dit Geffray, ce que dit la critique de Geffray, cela reste un peu indécidable. Si on avait pu soi-même aller flécher quelqu'un dans un contexte de Yanomami, on pourrait répondre à ces

questions. Il y a des éléments de description qui nous manquent, et il faut faire de l'ethnographie pour les combler. Lorsque vous êtes dans des pratiques auxquelles vous vous êtes entraînés, le problème de la place de l'anthropologue dans le travail, de l'engagement comme a dit Agier est extrêmement important. C'est l'engagement au sens large, l'engagement physique, personnel, dans des relations de longue durée qui fait qu'on finit par comprendre. C'est là où on s'aperçoit que la culture est une fiction, puisqu'on peut en changer. Il n'est pas absolument impossible d'être Yanomami, il faut y mettre du temps, c'est souvent un peu d'entraînement et puis de la patience, mais ce n'est pas impossible.

FRÉDÉRIC LÉTANG

Le problème de *Yanoama* a été évoqué. J'ai parlé avec Bruce Albert de la valeur de ce texte qui a été très critiqué par certains anthropologues, parce qu'il présentait les Yanomami d'une façon extrêmement violente qui ne correspondait pas à l'image que l'on souhaitait donner des Indiens au grand public. Montrer une telle violence était quand même très défavorable. Les anthropologues travaillant dans cette région ont critiqué ce texte, au point que deux anthropologues madrilènes sont retournés faire une interview d'Helena Valero et ont édité, plus de dix ans après *Yanoama*, un texte en espagnol qui est une nouvelle déposition, plus complète, de l'histoire et de la vie d'Helena Valero chez les Yanomami³. Christian Geffray, semble-t-il, a répondu à Bruce Albert : « Effectivement, je prends ce qui m'intéresse dans ce texte [la version française d'E. Biocca], parce que je travaille seulement sur quelques questions, quelques hypothèses précises. » La différence entre les deux textes, d'après Bruce Albert, est que le texte en espagnol est beaucoup plus long et décrit des longs passages de vie quotidienne où, effectivement, on ne meurt pas tout le temps, mais où on mange, on boit, on s'amuse, et même quelque fois on échappe à son destin. Christian Geffray a demandé à Bruce Albert si ce deuxième texte mettait vraiment en cause ses analyses, mais je crois qu'il lui a répondu que cela ne les infirmait pas.

J'avais eu quelques conversations avec Christian Geffray au sujet d'un autre projet de film, une fiction. Pensant à l'écriture des scènes et des personnages, j'ai interrogé Christian Geffray sur cette question des discours. Par exemple, il disait : « Mais tous les discours coexistent, chacun peut passer d'un discours à l'autre, et peut même assumer plusieurs discours parallèlement... » Cela

3. Helena VALERO (Renato Agagliate, compilador ; Emilio Fuentes, editor), *Yo soy Napëyoma : relato de una mujer raptada por los indígenas yanomami*, Caracas, Fundación La Salle de Ciencias Naturales, 1984.

m'intéressait beaucoup et j'ai pris l'œuvre de Christian Geffray comme un outil, pour appréhender certains phénomènes sociaux et politiques, mais je n'ai jamais lu Christian Geffray en me disant : c'est la vérité, il a élaboré une théorie qui décrit le monde parfaitement. Je suis persuadé qu'il y a beaucoup de choses décalées, et je suis persuadé qu'il y a beaucoup de Yanomami qui ne meurent pas volontairement. Il n'empêche que ces discours, le fait que l'on se situe à des positions déterminées, me permet d'y voir plus clair. Pour moi, c'est en ce sens que l'œuvre de Christian Geffray est opératoire. Elle me permet d'avancer dans mon travail.

En revanche, je pense qu'il faut prendre l'œuvre de Christian Geffray à l'envers. C'est-à-dire que ce n'est pas un anthropologue qui a été vers la psychanalyse. C'est quelqu'un qui avait lu Lacan bien avant d'aller au Mozambique. Quand il est allé au Mozambique, il a entendu des gens qui avaient une demande d'amour, qui avaient une demande de reconnaissance, qui étaient malades de l'action du Frelimo. Or, il avait déjà cette formation... Ensuite il est allé au Brésil, il découvre cette question du paternalisme, où la question de l'amour du maître est au premier plan. Christian Geffray n'a eu qu'une sorte de confirmation dans tous ses terrains de ce qu'il pressentait, c'est-à-dire que pendant plus de dix ans il n'a cessé de faire des terrains et de trouver que ces outils lacaniens marchaient. Il a fini par être convaincu qu'il fallait en faire quelque chose, et il a écrit *Le nom du maître* et *Trésors*.

MICHEL CAHEN

Juste une remarque bio-bibliographique : on a l'impression qu'il part d'abord de l'anthropologie, pour arriver ensuite à la psychanalyse. Chronologiquement, les livres peuvent donner cette impression. Mais dans l'article bio-bibliographique de Christine Messiant (cf. *infra* : 311), préparé pour *Lusotopie*, le premier article publié de Christian Geffray, en 1981 dans les *Cahiers d'études africaines*, est un article d'histoire sur les corporations d'État au Portugal. Il y a des textes de Christian Geffray que nous ne connaissons pas, et qui ont été écrits sur le terrain après qu'il ait écrit *Le nom du maître* et *Trésors*. Son œuvre est un va-et-vient permanent, plus qu'une évolution vers.

ÉLODIE BOUTONNET

Il me semble qu'effectivement tout ce que Christian Geffray a écrit, tout ce qu'il a théorisé ensuite, tient au fait qu'à chaque fois, dans ses terrains, il retombait dessus. Et puisque nous abordons la complexité des discours, il faut dire qu'il était quelqu'un qui adorait écouter, quelqu'un d'attentif

qui passait un temps extrêmement long à enquêter, à interroger, à entendre la parole des gens dans toute sa complexité. Je pense qu'à aucun moment il ne prétend boucler quoi que ce soit. Je crois qu'il le dit très bien : « Parce que j'ai cette intuition qui m'est venue lors de mes enquêtes, je prends ces notions et j'essaye de voir si cela marche. » C'est tout ce qu'il essaye de faire et n'oublions pas que c'est une œuvre inachevée.

Dans ses ouvrages, il parle aussi beaucoup des gens qui ne sont pas dupes. Il y a le discours du maître, du meneur, et puis il évoque sans arrêt ceux qui ne sont pas dupes, notamment chez les Indiens qui vont scalper, lorsqu'il évoque cet Indien qui, lui, a assumé consciemment de ne pas scalper, parce qu'il savait que c'était dangereux.

DOMINIQUE SIMONNEY

Cela s'appelle les « non-dupes errant ». On n'est pas dupe d'un discours et l'on se retrouve à errer, sauf si, bien sûr, on trouve un autre discours auquel se rattacher.

EMMANUEL TERRAY

Il me semble qu'on peut penser la question du roi obligé de faire ses preuves avec au moins deux autres schémas, très anciens et très classiques. Tout d'abord, la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, où le maître devient maître parce qu'il sait risquer sa vie, alors que l'esclave refuse de la risquer. Mais aussi avec le schéma clausewitzien de la montée aux extrêmes et de la lutte à mort, où c'est la mise de l'autre qui décide de la mienne, et si je veux continuer à tenir ma place, je suis obligé de miser plus que lui, jusqu'au point de miser ma propre vie. Après tout, ces deux schémas me paraissent aussi capables de tenir la situation décrite.

Je ne suis pas complètement satisfait de l'idée qu'il est légitime, dans le corpus de données qu'on a, de choisir celles qui vont vous permettre de conserver votre théorie et de laisser les autres de côté. Une théorie – ou un modèle théorique – fait à mon avis ses preuves à partir du moment où elle rend compte du maximum de données présentes, et en particulier des données qui apparaissent réfractaires. Car rendre compte de la totalité des données, c'est beaucoup demander. Nous sommes tous confrontés à ce problème de non seulement collecter des données, mais aussi d'essayer de les ordonner et de leur donner un sens. Tout le travail consiste à ordonner l'ensemble quand même, et à donner un sens autant que possible à tout ce qui est présent. Cela peut nous amener à écrire des livres énormes, avec des données considérables, car on cherche à satisfaire cet impératif.

Il est toujours tentant de transcrire et de traduire une élaboration théorique et une description dans un autre langage que le sien. C'est toujours une opération réjouissante, il y a un effet de miroir qui est toujours plaisant, et je n'échappe pas à ce plaisir. Mais la question que l'on peut et que l'on doit se poser c'est : est-ce que cette opération – et ce n'est pas une question de principe, cela se décide au cas par cas – a une valeur heuristique ? C'est-à-dire est-ce qu'en traduisant les données dans un langage venu d'ailleurs, cela permet de voir ce qui n'aurait pas été regardé autrement. Quand Lévi-Strauss, par exemple, a emprunté une traduction linguistique, cela a effectivement une valeur heuristique, car dans le domaine de la parenté ce modèle linguistique lui a permis d'apercevoir des choses que l'ensemble de ses prédécesseurs n'avait pas vu avant lui. Le travail d'ordonnement qu'il a effectué de ce chaos qu'étaient les systèmes de parenté avant lui, la manière dont il les a classés, cela me rappelle ce que quelqu'un disait de ce que Christian Geffray disait de Freud. L'anthropologie marxiste a eu toute une série de défauts, mais elle a aussi permis en Afrique de mettre l'accent sur des faits qui n'avaient pas été vus avant, comme dans le cas de l'esclavage : les fonctionnalistes britanniques n'étaient pas sortis de la notion de l'esclavage de case, et ce sont les anthropologues marxistes qui ont montré que l'esclavage en Afrique précoloniale jouait un autre rôle. C'est parce que nous avons été le regarder. Et c'est cette traduction, cette grille d'analyse marxiste qui nous a permis de le faire. Je ne suis pas convaincu, et je ne trouve pas dans les livres de Christian Geffray ce qui prouverait que, grâce à cette transcription psychanalytique, il a trouvé quelque chose qu'il n'aurait pas trouvé par ses propres moyens d'anthropologue. Autant je suis séduit par la manière dont cela est transcrit, car une belle traduction met en valeur le texte. Mais est-ce qu'elle permet d'apercevoir autre chose ? Je ne suis pas encore convaincu.

YANN GUILLAUD

Est-ce que finalement la façon qu'a Geffray de regarder des phénomènes sociaux, à l'aide des outils de la psychanalyse, lui a permis de voir quelque chose de neuf ? Il me semble qu'il y a au moins un domaine où c'est le cas, c'est à propos des scalps.

PATRICK LEDUC

Dans un domaine de recherche donné, il y a nécessairement à un certain moment des courants théoriques qui apportent leurs questions et qui ne voient donc, dans le réel, que ce qui y correspond. Mais il y a toujours du résidu, puisqu'il y a toujours la possibilité d'une découverte.

Quelqu'un comme Lévi-Strauss, à qui Emmanuel Terray accorde le privilège d'avoir trouvé de l'ordre là où il n'y en avait pas, peut arriver. Mais ni cet ordre, ni ce désordre ne sont donnés. Ils se constituent par le fait qu'à un moment donné on ordonne les choses de telle façon, si bien que quelque chose d'autre reste dans l'ombre. Et même en épuisant les formes possibles d'interrogation des choses, dans un domaine du savoir donné, il reste quelque chose dont personne ne s'occupe plus. J'ai l'impression que ce qui fascine Éliane de Latour, c'est ce résidu que tous les modèles théoriques ignorent. Je me pose la question de savoir si on peut faire une théorie à partir de cela, si on peut construire une anthropologie, ou n'importe quoi d'autre, à partir de l'idée qu'il faudrait s'occuper de tout ce qui risquerait d'être oublié par les autres. Car il me semble que ce qui fait qu'une science récupère ce qui n'avait pas été vu jusqu'à présent, c'est moins le scepticisme à l'égard de toute modélisation, qui a son mérite, que la constitution à un moment donné d'une nouvelle interprétation, d'un nouveau modèle qui fait surgir ce qui restait dans l'ombre. Maintenant, peut-être que s'il n'y avait pas eu en permanence cet aiguillon sceptique, qui pousse à entrevoir ce que les modèles du moment ne veulent pas voir, ces découvreurs ne réussiraient pas ne serait-ce qu'à constituer ce qui leur permettrait d'écrire ce qu'ils écrivent.

Christian Geffray parle de clinique anthropologique à propos de la position qu'il occupe par rapport au terrain. C'est peut-être une autre façon de répondre au reproche insistant de « forçage théorique » qui lui est fait. Quand il y a clinique, on ne cherche pas à appliquer une catégorie générale au particulier, on laisse le particulier en quelque sorte manifester la généralité qui est en lui. Une façon de parler revient souvent sous la plume de Christian Geffray : il affirme que c'est ce qu'il écoute qui dégage sa propre structure. Il en est question en particulier lorsqu'il revient sur la rencontre avec les catégories de la psychanalyse dans le champ anthropologique. C'est comme si c'était ce que disaient les gens eux-mêmes qui, au fond, suscitait la structure, à l'instar de Freud qui peut dire que c'est l'hystérique qui lui a tout appris. Or pour laisser les choses se montrer, pour laisser les autres dire, il faut savoir quelque chose – non pas à la façon de catégories plaquées sur le réel –, mais il faut savoir ce qui pourrait faire qu'on pourrait écraser, en quelque sorte, ce qu'on pourrait entendre. S'il est question de la position de l'analyste (celui de l'anthropologie analytique), cette position qui consiste non pas à appliquer du général sur le particulier, mais à essayer de voir les structures générales se dégager du particulier, je ne suis pas loin de penser que Christian Geffray construisait une anthropologie analytique au sens où l'anthropologue aurait la position de l'analyste – pas la position d'un psychanalyste –, mais

la position de celui dont Lacan, à propos du discours de l'analyste, dit que c'est celui qui est à la fin destiné à la perte et à l'élimination du processus. La question serait alors de ne pas être encombrant, de ne pas s'imposer à son terrain, comme le disait quelqu'un, mais de réussir peut-être à être en moins. Être attentif au jeu des places et aux noms qui les assignent, c'est aussi une façon de penser sa propre place dans le dispositif : celle de celui qui n'aura été que le vecteur permettant au discours de l'autre de se faire entendre. Anthropologue, après tout, c'est un nom assez lourd à porter, qui assigne une place qui n'est pas sans conséquences, et le savoir serait une façon de s'éliminer du processus.

ÉLIANE DE LATOUR

Je réponds à ce que Patrick Leduc dit sur le résidu et la transparence. Ce n'est pas le résidu qui m'intéresse, il y en a forcément, puisqu'on a un angle. S'il n'y avait pas ce « reste », Patrick Leduc aurait raison, et on se retrouverait avec une matière infinie. Mais il s'agit de voir à l'intérieur de cet angle ce qu'on retient pour comprendre ce qui fait système, non pas *a priori*, mais à un moment donné à force d'interroger. Concernant la transparence, je vais être provocatrice. Si vous arrivez à penser le tout, vous pouvez être transparent parce que vous êtes Dieu. Je ne crois pas du tout à la possibilité de l'évacuation de la position de l'anthropologue. Saada disait justement : « L'anthropologie c'est la relation. »

FRÉDÉRIC LÉTANG

Je pense que le cinéaste documentaire est dans une position qui fait qu'on existe à la fois dans la relation avec son sujet, ses personnages, mais aussi et surtout dans un processus d'effacement. Quand on donne la parole à des gens, dans un film, en particulier pour un film documentaire qui n'a pas de commentaire, on se met en avant tout en disparaissant. Cela m'évoque la relation qu'un anthropologue peut avoir avec son sujet.